

Des drames au fond du congélateur

Il y a cette grande dame, à l'ombre de laquelle j'ai grandi. Elle parle du temps qu'il fait.

Elle aime ces petits bouts de phrases insignifiants, pleins de printemps et de courtoisie. Des banalités au parfum de muguet et de consensus qui vous dérident un voisin de bus et enjambent les fossés de génération. On n'est jamais content, souvent chagrins et toujours pressés. On attend la neige ou le beau temps, la pluie quand c'est trop sec et le soleil quand c'est trop gris. On se plaint du froid, de la bise et du brouillard ; on transpire en bougonnant, on râle et s'enrhume dès la Toussaint.

Des réquisitoires passionnés relevés d'une pointe de mauvaise foi entre deux poignées de haricots rabougris. On ne sait plus comment s'habiller, on oublie son parapluie au vestiaire et sa bonne humeur sur le paillason.

Ma grand-mère fait un procès au bon dieu en couvrant ses tomates, en emballant les poivrons.

Oui, elle aime parler du temps qu'il fait ; elle aime commenter les plates-bandes et consoler ces tristes iris aux chaussettes trempées. Parce qu'un poireau chétif et trois pauvres radis, ça laisse de la place au potager pour planter ses soucis.

C'est un après-midi caniculaire, le mois d'août nous coule sur les joues tandis que ma grand-mère tapisse avec conviction les orteils de ses tomates. Des tomates nonchalantes dans leur costume bigarré, entre le vert beignet et le jaune railleur du gaspacho en suspens. Et les haricots. Foutus

haricots espiègles et vêtus de prairies, citoyens caméléons au fond de leur maquis.

Vient la mi-temps salubre quand mon aînée commence à sentir poindre une mince fatigue. À la traîne, la jeunesse a déjà promis ses organes à la science et rédigé son épitaphe.

Une limonade providentielle et une bassine de petit pois pour tuer les heures chaudes de l'après-midi. Pensive, son regard se pose sur un tilleul adjacent qui accueille, à l'ombre alléchante d'un rameau, une cabane en liège.

- Regarde, on serait bien là-dedans, au frais, avec les moineaux pour voisins.

Je la contemple : deux paumes froissées par la campagne revêche et les petits bleus de l'existence, quelques varices discrètes, d'autres drames au compteur. Mais la poésie à fleur de mot, quand elle s'assoit sur une branche fatiguée pour parler le langage des oiseaux.

Un jour, elle a lancé un coup de fil au paradis. C'est qu'il y a des choses qui, paraît-il, ne s'oublient jamais : le vélo, la première boum ou la recette du quatre quarts au citron. La marque de sa première voiture peut-être ? Enfin et surtout le numéro de téléphone de son enfance.

- Le numéro de la maison ? Bah ! évidemment que je m'en souviens !

Et la voilà qui récite la combinaison avec l'assurance d'une comptine d'enfant.

- La dernière fois, c'était peu après la mort de papa.

Elle ajoute, les joues fardées de pudeur :

- Oui, je voulais vérifier qu'il était bien arrivé.

Et ?

- Rien. Forcément, il n'y a pas de réseau au paradis.

Plus loin mais toujours à proximité du tilleul c'est vendredi. Il pleut. On fume des Marocaines compulsivement dans nos petits souliers, ceux du dimanche qu'on chausse la semaine parce que Dieu a déserté les hommes et les hommes ont déserté l'église. Alors il n'y a plus d'évangile, moins de cirage mais des grasses matinées.

On a chaussé les petits souliers et la mine déconfitée pour vider le congélateur ; parce qu'on est vendredi, qu'il pleut et qu'on a plus d'excuse. Et pas vraiment le choix. Il faut dégivrer. On procrastine depuis le mois de mai, celui de l'année dernière. L'été a bon dos, tout risque de dégeler. Et l'hiver il fait froid, on n'a pas envie d'y laisser un doigt.

C'est périlleux. La bête est coriace : un congélateur de campagne, gavé de petits fruits, de potentielles confitures et autres gâteaux à la rhubarbe et au conditionnel. Il digère tout sous une épaisse couche de givre qui confond les restes de soupe au chou avec une vieille douille de nappage au chocolat. Celle qu'on a congelée pour ne pas jeter, mais qui ne nappera plus rien parce qu'il n'en reste pas assez. On trouve des *Tupperware* mal étiquetés, des dates obscures et des contenus non identifiés.

On sort des mûres en cherchant des fraises, on trouve des fraises avant de s'apercevoir que c'était des mûres. Et puis on gratte, chrono en main : on ramasse, on éponge... Et vient le moment de remplir à nouveau. On ne trie, pas longtemps, pas grand-chose.

On range du persil qui a la couleur du céleri dans le compartiment à haricots. Le temps presse, les étiquettes attendront. On essaiera de se

souvenir que c'est de la ciboulette, juste là, entre le basilic et l'ail des ours. On oubliera. De toute manière personne n'aime la rhubarbe.

C'est à ce moment-là qu'il apparaît, le truc vraiment suspect. Un truc sous vide et sous silence, scellé de papier cellophane.

- Tu jettes ça j'imagine ?

- Non, ça va juste ici, dans le coin à gauche.

J'examine le paquet mystérieux et finis par deviner une quinzaine d'échantillons de confitures. Les rations individuelles qu'on nous présente à l'hôtel parfois, à l'hôpital souvent. Périmées, depuis trente-cinq ans.

Et là je prends une claque, de celles qui mouillent les yeux et sèchent la gorge. Parce que l'hôpital elle connaît bien, cette grande dame encombrée de petits fruits. Elle y a laissé un fils et un peu d'elle, un peu de son âme de maman. C'était il y a trente-cinq ans.

Elle avait la quarantaine, un sourire à plier le bon dieu et un garçon de treize ans. Il avait des lendemains dans les yeux et une tumeur à la tête.

C'était au mois de décembre, il attendait Noël dans sa chambre d'hôpital en mangeant des petits fromages au jambon ; en mettant de côté les confitures en portion pour quand il rentrerait, pour les manger à la maison.

On a mis les confitures dans un sachet et le fils dans un cercueil. On l'a enterré à Noël en déposant des petits anges en porcelaine sur sa tombe ; des anges un peu partout pour tous ceux qui s'abîment en tombant du ciel et remontent trop tôt. Les « trop pressés » qui partent avant même que leurs cheveux n'aient repoussé.

Ça prend du temps ensuite, pour faire repousser le sourire des mamans.

Alors elles allument un cierge de temps en temps ; elles gardent un peu d'eux dans un coin de leur cœur, un peu d'eux au fond du congélateur.

Elle est comme ça ma grand-mère, toute frêle dans son costume de grande dame ; taillé sur mesure, comme le ciel qui pleut sur sa joue et les fleurs de son jardin. Elle y remue la glaise et les angoisses, s'oublie un peu à l'ombre de sa forêt, lorsqu'elle y dresse un parterre de soucis.

J'ai déposé le deuil et les confitures au fond à gauche, entre un sachet de myrtilles et deux sanglots. Il restait de la place dans la cabane à oiseaux ; alors j'ai pris le maquis, le maquis de l'âme.